



ACHILLE ROUQUET

## PETITS POÈMES

### RONDEL

Vive la Muse et les Rimeurs !  
GLATIGNY.

**V**IVE la Muse et les Rimeurs !  
Des lourds ennuis leur voix console.  
Que leur chanson soit triste ou folle  
Ils sont les éternels charmeurs.

Si d'exciter bien des stupeurs,  
Hélas ! est souvent dans leur rôle,  
Vive la Muse et les Rimeurs !  
Des lourds ennuis leur voix console.

Eux seuls vont bravant les clameurs  
Et, dans les querelles d'École,  
Ils ont pour glaive la parole.  
De l'Idée ils sont les semeurs ;  
Vive la Muse et les Rimeurs !



### L' A V E R S E

**P**LIC ploc, plic plac, l'eau dévalait  
Changeant les ruisseaux en rivières ;  
Rapidement chacun filait ;  
Plic ploc, plic plac, l'eau dévalait.  
Or, j'entrevis un fin mollet  
Aux premiers feux des réverbères.  
Piic ploc, plic plac, l'eau dévalait  
Changeant les ruisseaux en rivières.

Fort poliment, j'offre un abri  
Pour laisser s'écouler l'averse.  
Elle avait peut-être un mari...  
Fort poliment, j'offre un abri.

# Petits poèmes

Achille Rouquet



s.d. (1888?)

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

# ACHILLE ROUQUET

---

## PETITS POÈMES

---

### RONDEL

---

Vive la Muse et les Rimeurs !

GLATIGNY.

**V**IVE la Muse et les Rimeurs !  
Des lourds ennuis leur voix console.  
Que leur chanson soit triste ou folle  
Ils sont les éternels charmeurs.

Si d'exciter bien des stupeurs,  
Hélas ! est souvent dans leur rôle,  
Vive la Muse et les Rimeurs !  
Des lourds ennuis leur voix console.

Eux seuls vont bravant les clameurs  
Et, dans les querelles d'École,  
Ils ont pour glaive la parole.

De l'Idée ils sont les semeurs ;  
Vive la Muse et les Rimeurs !

---

## L'AVERSE

---

**P** LIC ploc, plic plac, l'eau dévalait  
Changeant les ruisseaux en rivières ;  
Rapidement chacun filait ;  
Plic ploc, plic plac, l'eau dévalait.  
Or, j'entrevis un fin mollet  
Aux premiers feux des réverbères.  
Plic ploc, plic plac, l'eau dévalait  
Changeant les ruisseaux en rivières.

Fort poliment, j'offre un abri  
Pour laisser s'écouler l'averse.  
Elle avait peut-être un mari...  
Fort poliment, j'offre un abri.  
De conquérir cette houri  
J'avais l'intention perverse ;  
Fort poliment j'offre un abri  
Pour laisser s'écouler l'averse.

Il fallut se serrer un peu  
Afin d'éviter les gouttières ;  
Et j'étais enchanté, parbleu !

Qu'il fallut se serrer un peu.  
Nos cœurs battaient, un doux aveu  
Brûlait ma lèvre et ses paupières...  
Il fallut se serrer un peu  
Afin d'éviter les gouttières.

Lorsque l'eau cessa de tomber  
Elle s'enfuit à tire d'aile.  
Hélas ! elle allait succomber  
Lorsque l'eau cessa de tomber.  
Ce que j'avais pu dérober  
Me la montrait moins que cruelle...  
Lorsque l'eau cessa de tomber  
Elle s'enfuit à tire d'aile.

En signe de remerciement,  
Pour terminer notre aventure,  
Je reçus un billet charmant  
En signe de remerciement.  
On m'indiquait tout simplement  
L'adresse... et l'heure la plus sûre.  
En signe de remerciement  
Pour terminer notre aventure.

---

## RÉVEILLON

---

**L** E vin blanc mousse dans les verres !  
C'est l'heure du gai réveillon,  
Et Noël, de son carillon,  
Lance au dehors les notes claires.

Sur les pâtés alimentaires  
S'acharne un bruyant bataillon ;  
Le vin blanc mousse dans les verres,  
C'est l'heure du gai réveillon.

Propos légers, lestes manières  
Au repas servent d'aiguillon  
Et font monter le vermillon  
Jusqu'au visage des moins fières.  
Le vin blanc mousse dans les verres !

---

## BEAUTÉ DE LA FEMME

---

**C** HARME des folles nuits, éblouissant Poème,  
Éternel Idéal, fleur de Mysticité,  
Ô femme, j'ai compris d'où te vient la beauté  
Dont rayonne ton front fait pour le diadème.

Le Paros de ta chair a beau servir de thème,  
On n'en dira jamais toute la pureté ;

Et ton corps où, parfois, s'endort la volupté  
En reçoit pour toujours une grâce suprême.

Mais, si l'on doit aimer la courbe de tes flancs.  
La superbe rondeur de tes seins aussi blancs  
Que la neige des Monts, le lys ou l'asphodèle ;

Si l'on rêve de tes cheveux longs et soyeux.  
Ce qu'il faut admirer et qui te rend si belle,  
Déesse, c'est surtout la splendeur de tes yeux !

---

## PRO PATRIA

---

### I

**I**LS étaient vaincus ; mais, coûte que coûte,  
Pour que l'allemand ne pût tout broyer,  
Il fallait sauver l'armée en déroute.  
Un régiment seul osa l'essayer.

On le vit, ayant toutes les audaces,  
Sur un terrain nu posté sans faiblir,  
Défier ainsi les profondes masses  
Qui, de toute part, venaient l'assaillir.

Et s'il résistait et, seul, tenait tête

À leurs flots pressés pareils à la mer,  
C'est qu'il espérait grandir la défaite  
Dont le souvenir serait moins amer.

Le combat fut long, implacable, horrible !  
Et tous ces martyrs s'étant fait hacher,  
Leur dernier sommeil parut si terrible  
Que les ennemis n'osaient approcher.

Le torrent passa.

Dans la même fosse

Sans les distinguer on mit ces héros  
Et le lieu qui vit la mêlée atroce  
Fut pour nos soldats le champ du repos.  
Puis, quand de la lutte effaçant la trace,  
Un gazon épais vint les recouvrir,  
Deux bâtons en croix dirent seuls la place  
Où ces fiers français avaient su mourir.

## II

Or, douze ans après, sur cette colline  
Que les allemands voudraient oublier,  
La petite croix ayant pris racine  
Était devenue un grand peuplier.

Dans ses longs rameaux brillait l'espérance ;  
Son faite élevé qu'on voyait verdir,  
Aux cœurs alsaciens rappelait la France  
Qui dans le malheur avait su grandir.

Un matin que tout était près d'éclore,  
Ayant du printemps senti les frissons,  
Et que les oiseaux saluaient l'aurore  
Dans le peuplier plein de leurs chansons,

Tandis que montait la brise attiédie,  
On vit des prussiens passer stupéfaits !  
Au sommet de l'arbre une main hardie  
Avait osé mettre un drapeau français.

Pendant quatre jours en roi de l'espace,  
Il cingla, vainqueur, les cieux empourprés.  
Pas un alsacien, malgré la menace  
Ne voulut toucher à ses plis sacrés.

En vain des soldats tentaient l'aventure ;  
Il flottait toujours par les vents battu.  
On dut ordonner, pour venger l'injure,  
Que le peuplier serait abattu.

Le tronc fut haché jusqu'au ras de terre ;  
Mais, le lendemain, sur ce fier débris,  
Les lourds allemands, blêmes de colère,  
Lurent en français : *Mort pour son pays !*

---

## LA NUIT DU 30 AVRIL

---

Au Sculpteur FALGUIÈRE.

**L**'ALLÉE était déserte et la nuit était noire.  
Sous son voile, Barbès sommeillait dans sa gloire,  
Attendant le grand jour où son front radieux  
Apparaîtrait enfin superbe à tous les yeux.

Et l'amour des vaincus ensoleillait son âme ;  
Et son cœur revivait au feu de cette flamme,  
Car son triomphe était celui du paria.

Tout à coup, à ses pieds, le sable obscur cria  
Et son socle gémit d'une voix indicible ;  
Et Barbès crut sentir comme une pluie horrible  
Qui, tout autour de lui, dans l'ombre s'abattait.  
Des rires et des mots confus qu'on chuchotait  
Montèrent dans la nuit ; puis ce fut le silence ;  
Et le héros, repris de vague somnolence,  
S'endormit, attendant que le jour reparut.  
Et voilà que soudain, dans l'air, un cri courut  
Strident, qui l'éveilla. Soulevant sa paupière,  
Anxieux, il scruta son piédestal en pierre  
Comme s'il redoutait quelque suprême affront.  
Oh ! rougeur de la honte envahissant le front  
Devant l'acte idiot, inconcevable, infâme !  
Oh ! constatation de la laideur d'une âme !  
Malgré l'épais linceul qui lui couvrait les yeux.  
Il vit — tandis qu'en bas, montrant les poings aux cieux,  
La foule s'indignait — une traînée affreuse,  
Noirâtre, maculant tout son socle et, hideuse,  
Éclaboussant son nom d'un immonde crachat.  
Et Barbès comprit tout : l'effroyable attentat,  
La plainte du granit, les voix des voyous pâles  
Et les rires mauvais secouant ces vandales  
Dans la nuit.

Il laissa tomber un pleur d'airain  
Et, lutteur vaincu, reprit son front serein.

\*  
\*\*

Oh ! ne les touchez pas les taches glorieuses  
Étalant au grand jour les rancunes honteuses  
Et la basse vengeance et la haine aux abois !  
Non ! ne les touchez pas, afin que chaque fois  
Que la foule à Barbès ira porter son culte,  
Devant ce piédestal auguste qu'on insulte  
Elle allume un éclair dans ses yeux agrandis  
Et qu'il lui monte au cœur le dégoût des bandits !

Carcassonne, le 1<sup>er</sup> mai, 1886.

---

## LA CITÉ DE CARCASSONNE

---

### I

**L**A vieille Cité toute grise  
Se profilant dans le lointain  
Semble défier le destin  
Sur son roc fortement assise.

Le voyageur, plein de surprise  
N'ose couvrir de son dédain

La vieille Cité toute grise  
Se profilant dans le lointain.

Et dans le rêve qui le grise  
Son esprit flottant incertain  
Voit devant lui surgir soudain  
Le long passé qu'elle éternise  
La vieille Cité toute grise.

## II

Le trictrac seul des tisserands  
Trouble le calme de ses lices ;  
Les lézards gris, sans artifices  
S'y promènent en conquérants.

Les touristes aux pas errants  
Courant surtout aux édifices,  
Le trictrac seul des tisserands  
Trouble le calme de ses lices.

Partout les lierres adhérents  
Bouchent des murs les interstices ;  
Et ce lieu qui vit des supplices  
Jette aux échos indifférents  
Le trictrac seul des tisserands.

## III

Le lourd cliquetis des armures  
Luisantes de fauves éclairs,  
Ainsi qu'un écho des enfers,  
Sortait jadis des embrasures.

Aujourd'hui le bruit des ramures

Remplace, autour des murs déserts,  
Le lourd cliquetis des armures  
Luisantes de fauves éclairs.

Mais lorsque dans les crénelures  
Des vieux remparts souffle le *cers*,  
On croit entendre dans les airs,  
Dominant de vagues murmures,  
Le lourd cliquetis des armures.

## IV

Les lugubres oiseaux de nuit  
Doivent cuver des saturnales  
Au creux des voûtes ogivales  
Où dans l'ombre leur œil reluit.

Et, quand midi les y poursuit,  
Au fond des fosses sépulcrales  
Les lugubres oiseaux de nuit  
Doivent cuver des saturnales.

Le vautour devant qui tout fuit  
Plane sur les tours colossales  
Et, de ses notes gutturales,  
Va réveiller en leur réduit  
Les lugubres oiseaux de nuit.

## V

Ô vieux fantôme d'un autre âge !  
Berceau de nos vaillants aïeux !  
Ton aspect éblouit nos yeux  
Des reflets d'un puissant mirage.

Tu rappelles ces Tectosages  
Qui bravaient la chute des cieux,  
Ô vieux fantôme d'un autre âge !  
Berceau de nos vaillants aïeux !

Et si, plus tard, quand le servage  
Osa se montrer en tous lieux,  
On te vit défier ses dieux,  
Moi, je te devais un hommage,  
Ô Vieux fantôme d'un autre âge !

---

## VILLANELLE DU NOUVEAU-NÉ

---

**L**E petit bébé tout rose  
A vagi, sanglant, menu,  
Au fond de la chambre close.  
Avec son teint de chorose  
Il a l'air bien saugrenu  
Le petit bébé tout rose.

Mais on le métamorphose  
En baignant son corps charnu  
Au fond de la chambre close.

Déjà, l'adorable chose !  
On aime cet inconnu,  
Le petit bébé tout rose.

Effaré, le père n'ose  
Marcher... il semble ingénu  
Au fond de la chambre close.

Il va, vient, tourne sans cause,  
Heureux qu'il soit bien venu  
Le petit bébé tout rose.

Dans le berceau qu'on dispose  
La mère a vu l'enfant nu  
Au fond de la chambre close,

Et, joyeuse, elle repose,  
Couvant d'un œil soutenu  
Le petit bébé tout rose  
Au fond de la chambre close.

---

## LE JOUET

---

**C** E petit jouet que nous t'apportâmes  
Un soir qu'un instant nous t'avions quitté,  
Lui, qui dans tes yeux allumait des flammes,  
Un seul des grelots nous en est resté.

C'était un laiton garni de clochettes

Dont le timbre grêle en tes sens parlait.  
Le manche était noir et tu fis des fêtes  
À l'extrémité finie en sifflet.

Tes petites sœurs voulaient te le prendre,  
Mais, d'un geste vif, malgré leur émoi,  
Tu les écartas et leur fis comprendre  
Que tu savais bien qu'il était pour toi.

Ce petit jouet que nous t'apportâmes  
Un soir qu'un instant nous t'avions quitté,  
Lui, qui dans tes yeux allumait des flammes,  
Un seul des grelots nous en est resté.

Nous l'avons gardé parmi nos reliques ;  
Et quand nos regrets jamais apaisés  
Trop poignants se font plus mélancoliques  
Nous le dévorons parfois de baisers.

C'était le premier, mon fils que ta mère  
Pour te récréer plaçait dans ta main ;  
C'était le premier... ta vie éphémère  
En a fait le seul mis sur ton chemin.

L'unique jouet que nous t'apportâmes  
Un soir qu'un instant nous t'avions quitté,  
Lui, qui dans tes yeux allumait des flammes  
Un seul des grelots nous en est resté.

---

## RÊVES DÉÇUS

---

Au poète LOUIS LABAT.

**J** 'AI rêvé de l'or les fauves ivresses  
Et pour un instant changé mon destin ;  
Mais quand j'ai voulu m'asseoir au festin  
J'en ai deviné les lois vengeresses.

J'ai rêvé la gloire et ses allégresses  
Et j'avais dompté son royal dédain ;  
Mais elle n'est pas le bonheur certain  
Car j'en ai senti les sombres détresses.

J'ai rêvé l'amour pur comme un ciel clair ;  
Mais le Dieu vainqueur m'a mis dans la chair  
L'ardent aiguillon de ses convoitises ;

Et, péniblement, suivant le chemin  
Qui voyait surgir toutes mes hantises,  
J'ai pris en pitié l'Idéal humain.

---

## SPLEEN

---

À MAURICE ROLLINAT.

## I

**L**E tictac de la pendule  
Berce mon isolement  
Dans ma chambre où, lentement,  
La nuit suit le crépuscule.

Vers l'âtre où le tison brûle  
J'étends mes pieds mollement,  
Le tictac de la pendule  
Berce mon isolement.

Dehors le hibou module  
Un plaintif hululement,  
Et si régulièrement  
Que l'on dirait qu'il simule  
Le tictac de la pendule.

## II

Dans le vague qui m'opprime,  
Pris comme en un morne étau,  
On dirait que mon cerveau  
Se complaît dans sa détresse.

De l'implacable tristesse  
Je sens le subtil réseau,  
Dans le vague qui m'opprime,  
Pris comme en un morne étau.

Et je songe à ma jeunesse  
Qui fuit lambeau par lambeau,  
Tandis qu'un hideux tombeau

Semble se dresser sans cesse  
Dans le vague qui m'opprime.

ACHILLE ROUQUET.

---

*Directeur littéraire : ALBERT de NOCÉE. BRUXELLES, 69, rue Stévin, 69.*

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Girart de Roussillon
- Nilstilar
- Montchenu
- Favete linguistis
- M0tty
- VIGNERON
- Maltaper
- Viticulum
- Aristoi
- TptBot
- Cantons-de-l'Est
- Newnewlaw

- 
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
  2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
  3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
  4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)